

détresse à ma mère et à moi ? Je ne sais. Le fait est que, tout à coup, elle articula ces mots libérateurs :
— Je vous montre l'enfer dans son abomination, mais tranquillisez-vous, bientôt vous verrez le ciel dans sa gloire.

FERDINAND FABRE.

(A suivre.)



UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE (1)

VI

Paris, le 8 mai 1865.

Vous m'avez grondé, chère Madame, et vos remontrances ne seront pas inutiles. Je vous promets de ne plus retomber dans la même faute. Je comprends parfaitement que de tels élans de cœur vous paraissent produits par un état de santé tout spécial. Si je voulais vous les expliquer autrement, je courrais le risque de revenir encore à un langage qui vous déplairait. Mais songez, je vous prie, qu'en tout cas, je n'ai pas eu et ne devais pas avoir le moindre soupçon de la mauvaise impression que vous avez reçue de ma lettre ; pouvais-je avoir l'idée de vous déplaire, de vous offenser ?

Pourtant il y a dans quelques-unes de vos lignes un accent de mécontentement, presque d'irritation, qui m'a fait un mal affreux. Ne me menacez plus de ne pas me répondre... c'est trop...

Et votre bonté naturelle a repris le dessus, et vous avez daigné m'informer de votre voyage et de l'endroit où je pourrais vous écrire pendant votre absence de Genève. Mille, mille fois merci pour cette dernière phrase : *Soyez raisonnable, ce sera m'être agréable*. Merci encore. Je ferai tout pour y parvenir, n'en doutez pas, mais dites-moi que vous me pardonnez...

J'ai besoin de me savoir excusé ; pardonnez-moi, pardonnez-moi, je suis bien malade.

Maintenant il faut que je vous informe d'une chose que vous ignorez.

A la fin de mes *Mémoires* j'ai écrit cette phrase : *J'allais voir M^{me} F... (car pourquoi ne la nommerais-je pas ? ma respectueuse adoration n'est pas une offense)*. Et à partir de cette page jusqu'à la fin, j'ai continué à écrire votre nom.

Me le permettez-vous ou cela vous déplaît-il ? Songez que ce livre ne sera lu que plusieurs années après que vous et moi aurons disparu de ce monde. Mais, quelle que soit votre décision, faites-la-moi

connaître, et je m'y conformerai. Cette partie du manuscrit n'est pas encore imprimée. Si vous l'exigez, malgré mon chagrin d'effacer votre nom, il disparaîtra.

J'attendrai le mois de septembre pour vous faire une visite à Genève. Vous serez sans doute alors libre des soins qui vont survenir pour vous des couches de madame votre belle-fille. Pour mon compte, je serai, il faut l'espérer, un peu moins mal portant, et par suite plus sûr de ne vous donner aucun sujet de mécontentement. Je suis même capable de me montrer gai, vous verrez.

Remerciez M. et M^{me} Charles F..., du bon souvenir que vous m'envoyez de leur part.

J'ai besoin, comme vous le dites, d'un bon médecin. J'espère qu'il m'enverra une potion calmante datée de Saint-Symphorien.

Adieu, Madame.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

VII

Paris, 16 mai 1865.

La potion calmante que le bon médecin m'a envoyée de Saint-Symphorien a produit le meilleur effet. Il fait un temps charmant aujourd'hui et je m'en aperçois, chose rare. J'espère que le soleil vous sourit aussi, et que vous pouvez en profiter pour quelques agréables excursions aux environs de votre nouvelle résidence. Je ne connais pas du tout Saint-Symphorien ; est-ce une petite ville, est-ce un gros bourg, est-ce un grand village ? Vous me direz cela à votre retour en Suisse, car je n'attends pas de vos nouvelles auparavant. Vous voyez si je suis raisonnable...

Ces quelques lignes n'ont pour objet, chère Madame, que l'annonce de ma prompte obéissance. Je me suis conformé à votre volonté : votre nom a disparu du manuscrit des mémoires, et les imprimeurs eux-mêmes ne le verront pas.

Vous avez peut-être raison. Et pourtant, tout en éprouvant une sorte de joie d'éviter une chose qui eût pu vous déplaire, je sentais un chagrin secret dont il m'est, je l'avoue, impossible de me rendre compte clairement.

Le cœur humain est un livre dans lequel on ne lit pas aisément, et plus les sentiments qu'il contient sont profonds, plus leurs ramifications sont aussi quelquefois difficiles à suivre.

Oh ! mais, c'est tout à fait vrai, et il faut que je vous le dise, depuis que votre lettre est arrivée, je ne souffre *plus du tout*. Je vais sortir, vous m'avez guéri ; il y a si longtemps que je n'avais ainsi res-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 4 avril.

piré ! et on a beau dire, les douleurs physiques sont une terrible chose.

Oh ! mon excellent docteur !

Je sors, je vais prendre un cabriolet, je me ferai conduire aux Champs-Élysées, et je me donnerai le luxe d'allumer un cigare, en songeant à vous, en vous parlant tout bas.

Je suis bien extravagant, n'est-ce pas ? Oh ! non, voyons, l'extravagance n'est pas grande.

A vous, à vous toujours, chère Madame.

HECTOR BERLIOZ.

VIII

30 juin 1865.

Chère Madame,

Il y a aujourd'hui un mois et demi que je n'ai pas de vos nouvelles... et je suis très inquiet... Vous devez être depuis longtemps de retour à Genève. Madame votre belle-fille doit aussi être de retour d'Amsterdam. Soyez assez bonne pour me rassurer sur votre état de santé et sur celui de la santé des vôtres.

Mais ne me grondez pas si, comme je l'espère, j'ai eu tort de m'allarmer (*sic*). Si vous saviez que d'efforts il m'a fallu faire pour attendre jusqu'à aujourd'hui, et me dire chaque matin : Encore demain ! j'aurai peut-être une lettre. Encore demain !

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux à Saint-Symphorien ni à Lyon ?

Enfin, soyez bonne comme à l'ordinaire, et rassurez-moi en quelques lignes.

Votre dévoué pour toujours,

H. BERLIOZ.

IX

Paris, lundi 17 juillet 1865.

Ah ! enfin, vous me traitez donc comme un ami, puisque vous vous hâtez de m'apprendre un événement heureux qui vous arrive ? Je vous remercie, chère Madame, je vous serre les deux mains avec une affection infinie, inexprimable... Veuillez féliciter monsieur votre fils et sa charmante femme ; j'espère qu'ils ne doutent ni l'un ni l'autre de la part que je prends à leur bonheur. Je ne vous ai pas écrit ces derniers jours, parce que j'étais trop abruti par mes douleurs. Et puis ma tristesse insurmontable, dont il était inutile de vous entretenir. Mon fils ne peut pas obtenir de congé, je suis toujours seul ; car ma pauvre belle-mère compte à peine pour moi. Cependant le moment approche où je pourrai avoir le bonheur de vous voir, et j'espère que votre présence

fera bien plus pour me rendre la vie que votre air des montagnes et l'aspect rafraîchissant de votre beau lac.

Le Conservatoire va commencer ses vacances (*sic*) dans la première partie du mois prochain ; je pourrai alors quitter Paris sans demander de congé.

L'impression des *Mémoires* est enfin terminée ; on en est maintenant à brocher, à coudre toutes ces feuilles pour en faire des volumes. Je ne sais combien de temps les brocheurs vont prendre pour terminer leur travail. Il faudra ensuite que je cherche à caser ces 1200 gros volumes ; et ce n'est pas une petite affaire. Heureusement, j'ai une assez grande chambre, vide de meubles, à la bibliothèque du Conservatoire, et je pourrai y déposer cette édition.

J'irai donc bientôt vous présenter le premier, le seul exemplaire distrait de l'édition de ce roman historique, ou plutôt de cette histoire romanesque, que vous jugerez peut-être avec sévérité... Vous m'y trouverez tel que je fus, tel que je suis. Peut-être quelques-unes de vos opinions (je l'ignore) y seront-elles froissées : peut-être certaines coïncidences d'événements vous sembleront-elles impossibles... Mais tout cela n'en est pas moins vrai et d'une sincérité parfaite. Vous verrez bien, d'ailleurs, aux allures de mon récit, que je n'ai pas cherché à produire de l'effet.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que ce volume ne sortira pas de vos mains ? Vous ne me gronderez pas des élans de cœur qui vous sont adressés, car ce n'est pas à vous que je les écris, et vous n'êtes pas nommée ; je ne pensais pas même, en les écrivant, que vous les lussiez jamais.

Adieu, Madame, adieu, ou plutôt au revoir bientôt.

Votre dévoué

H. B.

X

Paris, le 29 juillet 1865.

Chère Madame,

Je vous écris seulement quelques lignes pour vous prévenir que je viens de vous envoyer, par le chemin de fer, le volume de mes *Mémoires*.

Je ne pourrai partir pour Genève que le 14 ou le 15 du mois prochain, mon fils m'annonçant sa prochaine arrivée. D'ailleurs je viens d'être rudement éprouvé par mon éternelle maladie, et j'aurai besoin de reprendre un peu de forces pour le voyage.

Je vous signale dans le volume que vous recevrez un petit ruban-signet qui porte à l'un de ses bouts un fragment de granit. C'est un morceau de la roche sur laquelle je vous ai vue monter quand vous aviez dix-huit ans, — roche que j'ai inutilement

cherchée lors de mon pèlerinage à Meylan en 1848, et que j'ai retrouvée l'année dernière. Vous trouverez l'histoire de cette recherche à *deux endroits*, vers la fin des *Mémoires*. Ne riez pas de moi, je vous en prie...

La force me manque pour vous en dire davantage, je me suis levé pour venir à l'Institut (d'où je vous écris) élire un nouveau confrère, et la tête me tourne...

Adieu, chère Madame,
votre dévoué pour toujours,

H. B.

P.-S. — J'espère que la jeune malade est maintenant convalescente.

XI

Genève, 21 août 1865.

Chère Madame,

Veillez me renvoyer votre volume; le nombre des fautes qu'il contient est très considérable et, décidément, si je les corrigeais chez vous, j'aurais trop de distractions. Je vous le rapporterai cet après-midi. J'ai encore à vous remercier; vous m'avez causé hier une grande joie. J'avais une peur vague, que mon portrait eût été relégué dans quelque tiroir... et vous l'avez mis à la place d'honneur.

Oh! vous êtes idéalement bonne! merci, chère excellente, adorée et adorable *amie!*

Ce titre, je vous le donne ici pour la première fois. Aurez-vous le courage de me gronder pour cette hardiesse?

Non, n'est-ce pas?

H. B.

XII

Vienne, place de la Halle.
Mercredi, 30 août 1865.

Mon cher médecin, vous avez fait, cette fois, une excursion dans le domaine de la chirurgie, en pratiquant une opération qui, par malheur, a bien réussi.

Vous avez extirpé pour jamais une idée que je n'avais même pas exprimée et que vous avez dû deviner. Mais pendant l'opération vous aviez l'air sévère et mécontent. Ce n'était pourtant pas ma faute si la chaste ambition de passer avec vous le reste de ma vie s'était glissée dans mon cœur. L'enivrement causé par votre présence l'avait fait naître; je ne suis pas encore accoutumé à vous voir, et la douleur prévue de l'instant des adieux achevait de me faire délirer. Mais c'est fini.

Relisez les dernières pages de mes *Mémoires*, vous y verrez que mes plus chères espérances étaient depuis longtemps enfermées dans les limites que vous même, l'autre jour, leur avez assignées: vous voir quelquefois, échanger avec vous quelques lettres, conserver votre intérêt, votre bienveillance, et voilà tout (ce sont vos propres paroles).

Je ne sortirai donc pas de ce cercle. J'irai deux ou trois fois l'an vous adorer de près, pendant vingt-quatre heures, vous voir, vous entendre, respirer votre air; puis je me hâterai de revenir à Paris, fier et heureux comme une abeille qui emporte son bunti et, de plus que l'abeille, plein d'une tendre reconnaissance.

Tâchez, je vous en supplie, dans votre réponse que j'attends ici, de ne plus être ni mécontente ni sévère, pour achever de cicatriser la plaie qui saigne encore.

Je suis arrivé hier, après diverses excursions aux environs de Grenoble, pendant lesquelles je me suis prêté à toutes les distractions qu'on a voulu me faire subir. Je me suis gardé de retourner à Meylan; et je crois qu'il vaut mieux que je n'y retourne pas. Adieu, chère Madame, chère amie, pardonnez-moi de vous aimer à ce point.

Mille amitiés au jeune couple qui a été si bon pour moi.

Votre dévoué,

H. B.

XIII

Paris, mercredi 13 septembre 1865.
4, rue de Calais.

Chère Madame, adorable amie,

Me voilà rentré chez moi, où je n'ai d'abord trouvé personne, mais où ma belle-mère est revenue de Luxeuil bientôt après. J'aurais dû vous écrire avant-hier, et au moins hier, mais j'étais vraiment trop malade; je suis sorti de Vienne dans un pitoyable état. Ce matin je me suis levé de bonne heure et je suis allé déjeuner à Ville-d'Avray chez ma prima donna, M^{me} Charton-Demeur. Le grand air, les bois de Sèvres et de Saint-Cloud, m'ont un peu remis et je puis à mon retour vous écrire tant bien que mal.

Votre dernière chère lettre!... qu'elle est charmante et cordiale! Je l'ai gardée sur moi pendant dix jours, je la lisais à chaque instant, elle m'a calmé, converti, elle m'a mis sur la voie de devenir ce que vous voulez que je sois. Vous serez contente de votre malade. Quand verrai-je votre fils? J'ai donné à relier l'exemplaire des *Mémoires* qu'il voudra bien porter à M^{me} Suzanne; il me faudra ensuite corriger toutes les fautes qu'il contient.

En arrivant j'ai trouvé, au nombre des lettres par-

venues chez moi en mon absence, une demande très instante du rédacteur en chef de la *Presse Viennoise* (Autriche) pour obtenir ce volume dont il avait entendu parler. J'ai répondu par un refus motivé sur une résolution irrévocable. J'espère que cela se répandra et que je n'aurai plus d'autres sollicitations de la même nature à subir.

Ce sera l'affaire de mon fils de publier, à la fois en français et en allemand, ce livre.

Mes deux nièces, dernièrement, ont bien pleuré en lisant la partie qui vous concerne. En pouvait-il être autrement? Les poètes se sont donné bien de la peine pour *imaginer* des sentiments qui ne pouvaient approcher de ceux que je *ressens*.

J'ai vu votre fils Henri à Vienne chez mon beau-frère; j'étais radieux: je venais de recevoir votre lettre.

Voilà que le directeur du Théâtre-Lyrique fait des propositions à M^{me} Charton pour remonter les *Troyens*. Je viens de la conjurer de ne pas les accepter. Je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce nouvel égorgement. C'est trop grand, et le théâtre est trop petit, les moyens manquent. J'aime mieux n'être pas exécuté que de l'être de la sorte. Oh! Dieu! qu'on me laisse donc tranquille! Je ne puis ni ne veux avoir rien de commun avec le monde des entrepreneurs, directeurs, négociants, commerçants, marchands, épiciers de cent espèces, déguisés sous divers noms.

Adieu, Madame, chère Madame, je vous demande de me tendre la main, je la presse sur mon front sans idées et sur mon cœur qui en a trop, et vous me pardonnez.

Votre dévoué

H. B.

XIV

4 novembre 1865.

Chère Madame, adorable amie,

Si indulgente, si compatissante pour un pauvre être triste et souffrant! J'ai été bien inquiet de votre santé jusqu'au moment où votre fils m'a rassuré. Mais je l'ai trouvé malade lui-même. Quelques jours après, je suis retourné aux informations, et j'ai appris qu'il entrait en convalescence.

Vous ne devez donc plus avoir maintenant d'appréhensions à son sujet. Pourtant, j'espère que vous ne viendrez pas à Paris tant que cette vilénie de choléra y existera. J'espère aussi que plus tard vous réaliserez votre projet d'y venir passer quelques semaines. Cette idée me donne des élans de joie que je ne puis exprimer. Tâchez que ce ne soit pas pendant la boueuse saison, mais qu'il y ait du soleil,

de la verdure, enfin que Paris soit digne de vous. C'est une ville splendide maintenant, vous en serez enchantée.

J'ai un cabinet de travail voisin de ma chambre, sur la table duquel on pose les lettres qui m'arrivent le matin. Depuis plusieurs semaines, je me levais chaque jour pour y jeter un coup d'œil, espérant y découvrir votre chère écriture... toujours rien... enfin lundi dernier, j'ai reconnu le timbre de Genève... Vous croyez peut-être que je me suis élancé pour m'emparer de la lettre; eh bien, au contraire, je suis rentré dans ma chambre où j'ai fait à grands pas je ne sais combien de tours, en me disant: il y a une lettre! il y a une lettre!

Puis enfin, je suis revenu, je l'ai lue, je l'ai dévorée, je vous ai adressé mille expressions de reconnaissance...

Je vous vois rire de ce que vous appelez mes enfantillages; oh! riez, riez, cela ne me blesse pas, je connais votre exquise bonté. Vous pensez peut-être que j'ai le malheur d'être ce qu'on appelle un homme *susceptible*? Une bêtise que je vous ai dite à Genève un jour où, en descendant de voiture, vous aviez semblé éviter de me donner la main, a dû vous le faire croire; mais vous vous trompez, je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis que pour vous. Je ferais mieux, je le sais, de ne pas vous réserver mes mauvaises qualités: c'est ce que vous allez dire. Mais quoi, si je vous parle, si je vous écris, je suis comme un homme qui a récemment découvert un trésor qu'il compte et recompte, s'étonnant volontiers, chaque fois que la somme s'y trouve, qu'elle n'ait pas augmenté. Vous êtes mon million! et je suis si avare!!!

Bonjour Madame, chère Madame, chère amie! il fait soleil en ce moment, je souffre moins, votre dernière lettre est là sous mes yeux; je vous écris, vous êtes délivrée de vos angoisses, votre fils est rétabli, je vous sais mieux portante, un accès de joie éclate en moi, pourquoi l'éteindre? Laissez-le briller; donnez-moi votre main; je vous adore avec tant de respect, tant d'admiration, une multitude de sentiments si doux!

C'est si beau la vraie religion du cœur!

Je vois encore d'ici M^{me} S... sourire... n'importe, je suis prêt à vous en dire bien davantage. Je suis sûr, d'ailleurs, que son charmant sourire n'est pas une véritable raillerie, et qu'au fond elle est de mon avis. Je suppose qu'elle a reçu le volume des *Mémoires*, je l'ai fait partir le lendemain de l'arrivée de votre lettre. Il a paru plusieurs articles sur ce livre dans les journaux allemands; un écrivain, M. Szarvady, à qui j'ai permis de le lire à Paris, est l'auteur de deux. Les autres articles ont été calqués sur les siens.

Au reste, il n'a point commis d'indiscrétions.

Pendant que j'étais chez mon beau-frère à Vienne, au mois de septembre dernier, il faut que je vous le dise, votre première lettre imprimée dans ces mémoires et lue à haute voix par une de mes nièces, les a fait fondre en larmes toutes les deux. Ces pauvres enfants qui m'aiment, sentaient ce que j'avais dû ressentir en la recevant. D'ailleurs, quelle lettre ! L'éloquence qui s'ignore !

Je vois que vous recueillez avec soin les quelques mots flatteurs pour mes ouvrages que l'on veut bien dire devant vous, et que vous ne manquez pas de me les envoyer. Merci de votre attention. Je ne connais pas la personne dont vous me parlez. J'ai reçu au sujet de la partition des *Troyens* une longue lettre d'un inconnu, organiste à Bourbon-l'Archambault. On annonce l'exécution de plusieurs de mes ouvrages dans les concerts à Bruxelles, à Vienne, à Dresde, à Boston, à New-York. La Société des concerts du Conservatoire de Paris, pour me faire oublier ses taquineries de l'an dernier à propos des *Troyens*, vient de me demander deux fragments de *Roméo et Juliette*. J'en donnerai un seulement, si l'on veut bien m'accorder les répétitions nécessaires. C'est la scène d'amour, numéro 3, qui ne contient pas de solos de chant (les chanteurs ne satisfont jamais cette société un peu hargneuse) ; c'est l'immortel dialogue de Shakespeare que j'ai osé traduire en langue instrumentale, et qui fit une dame russe me dire en me jetant son bouquet à Saint-Pétersbourg : « Oh ! cet *inoubliable* adagio ! » C'est la paraphrase musicale de la plus sublime scène que la poésie ait jamais produite et qui commence par ces mots : « Silence ! quelle clarté resplendit à cette fenêtre ! c'est l'orient où rayonne Juliette, le soleil de ma vie ! »

Mais comment vont prendre cela tous ces vaniteux bourgeois du Conservatoire qui ne connaissent pas Shakespeare et croient qu'il n'y a pas d'autres *Roméo* que les pâles opéras du Théâtre Italien ? N'importe ! mes deux siffleurs viendront encore ; je me moque d'eux. Je serai trop heureux d'entendre ce morceau exécuté par le premier orchestre du monde et de le savoir écouté religieusement par quelques cœurs intelligents. Je ne sais pas quand cela aura lieu ; en février probablement.

Adieu, chère Madame, je m'arrête ici, je vous écrirais jusqu'à demain et j'ai trop peur de vous ennuyer. Veuillez serrer la main de ma part à M. Charles, embrasser ma jolie petite élève à qui j'ai donné une leçon de musique de deux minutes ; quant à sa mère, c'est une moqueuse, elle rit toujours de moi et je lui garde une rancune affreuse.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XV

Jeudi soir, 17 novembre 1865.

Chère Madame ! adorable amie !

Et d'abord ne croyez pas que je vous écrive pour provoquer une réponse. Non, sincèrement, il n'en est rien ; c'est tout simplement parce que, ce soir, j'éprouve un désir irrésistible de causer un peu avec vous ; et je vous prie de ne pas m'écrire plus tôt pour cela ; sans quoi je n'oserais plus céder à l'impérieux besoin de vous envoyer même un billet, si laconique qu'il puisse être. Vous en serez quitte pour me lire, et vous me direz encore une fois : « Cet enfant n'est pas raisonnable ! »

Je vous l'ai dit l'autre jour, vous êtes mon million, et je suis si avare que je ne puis m'empêcher de le compter ; quel malheur que vous ne sachiez pas la musique ! Je vous écrirais certaines phrases parlantes, que votre souvenir m'a dictées, il y a bien longtemps, à des époques où, certes, vous étiez loin de songer à moi... Que devenez-vous dans votre ville de Genève ? Je vous vois d'ici brochant en silence dans votre petit salon, Madame Suzanne berce dans ses bras son enfant ; M. Charles joue aux échecs avec la pétulante jolie petite (dont j'ai oublié le nom) ; puis arrive une visite plus ou moins agréable ; on apporte le thé et l'on dit : « Il paraît que le choléra a tout à fait cessé à Paris ? Oui, mais le voilà qui éclate au pied des Alpes. Vous avez su la terreur panique des ouvriers employés au percement du Mont-Cenis. Heureusement il n'y a rien à Genève. Non, Dieu soit loué ! — Quelle belle lettre l'Empereur a écrite sur Alger au duc de Magenta ! Voilà un souverain qui travaille, au moins, et qui sait son métier !... »

Ou bien l'on dit le contraire, selon les opinions politiques de vos visiteurs.

Mais pardon, il semble que je fasse la critique des conversations de votre salon. C'est une vieille habitude, celle des forçats libérés qui traînent encore la jambe gauche, comme si le boulet y était toujours rivé. Cela seul suffirait à me faire reconnaître pour un échappé des bagnes ; et je les avais si peu mérités !...

Oh ! la justice est souvent bien injuste !

A propos de boulet, mon fils, à son tour, traîne le sien à bord du *Nouveau-Monde*. Il est parti avant-hier pour le Mexique, emmenant huit cents hommes, la fine fleur de la canaille de l'Europe, qui vont s'y faire tuer. L'Empereur Maximilien a du bon, il nous débarrasse de bien des drôles.

Allons, encore un mouvement de la jambe gauche ! Tous mes amis sont maintenant de retour à Paris ;

mes soirées, néanmoins, sont fort monotones. Voilà près de trois ans que nous tournons dans le même cercle de conversations. Nos anecdotes sont devenues rances, nos discussions sont percées à jour, nos admirations fatiguées. Hier soir, chez mon voisin D..., je remarquais que nous venions de dire les mêmes choses pour la onzième fois : « C'est vous, a-t-il dit, qui répétez toujours la même chose. » Et j'ai répondu en citant Molière : « Pardi, je dis toujours la même chose parce que vous me dites toujours la même chose; si vous ne disiez pas toujours la même chose je ne dirais pas toujours la même chose. »

C'est égal, c'est triste! Oh! si vous étiez là! eh bien!... je vous dirais aussi *toujours la même chose*.

Quel rabâcheur je suis! Et pourtant je ne suis pas comme cet Anglais qui se coupe le cou pour ne pas avoir l'ennui de voir le soleil se lever tous les matins du même côté. Au contraire je voudrais que mon soleil fût constamment sur l'horizon, je ne me lasserais jamais de le regarder.

Adieu, chère Madame, adieu! Bonne nuit!

Votre tout dévoué

HECTOR BERLIOZ.

(A suivre.)



LA VIE MENTALE

LE PRÉJUGÉ DE COMPÉTENCE

Deux faits très controversés, un testament faubuleux et une tiare suspecte, — qui passent pour deux escroqueries, — occupent l'opinion. Ce qui a le plus frappé le public, c'est que des professionnels, magistrats éclairés et archéologues éminents, puissent être trompés d'une manière aussi complète. Ces faits me paraissent intéressants en ce qu'ils permettent de pénétrer l'esprit simpliste du public dans ce que j'appellerai le *préjugé de compétence*.

* *

Les professionnels, en effet, jouissent — en toute souveraineté — des avantages d'un savoir indéfiniment étendu, précis, et en quelque manière absolu, que la foule leur suppose. Leurs erreurs les plus retentissantes n'arrivent guère à diminuer ce prestige; et même alors l'étonnement et le ressentiment railleur qu'elles provoquent ne sont encore qu'une croyance manifestée sous une forme différente. Les qualités mêmes de ce savoir conjectural indiquent qu'il dépasse la science humaine, contingente et limitée.

Le premier caractère de cette compétence préjugée est d'être indéfiniment étendue.

Les officiers passent pour être d'excellents tireurs à l'épée. En fait, on rencontre chez eux, comme dans les autres professions libérales, un certain nombre de sujets entraînés; et le nombre des bons escrimeurs n'est sans doute pas supérieur à celui qu'on pourrait observer parmi les avocats ou les ingénieurs. Il y a quelques années, plusieurs rencontres de militaires avaient même prouvé leur faiblesse. Le 13 juillet 1888, Floquet, alors président du Conseil des ministres, blessa grièvement, dans un duel, le général Boulanger. D'autres rencontres furent défavorables aux militaires. L'opinion s'en émut; et je crois qu'une circulaire du ministre de la Guerre prescrivit la nécessité pour les officiers de se livrer à un entraînement plus méthodique. Le rôle actuel des officiers est de préparer la guerre, qui n'a plus rien de commun avec ces combats singuliers, dont le souvenir a entretenu le préjugé de compétence.

On croit généralement que les marins sont de bons nageurs, parce que l'on sépare difficilement en pensée la pratique de ce sport des exercices ayant pour but la direction d'un bateau. C'est là une association d'idées trop extensive : les deux arts ne sont nullement liés; et, en réalité, beaucoup de marins ignorent le premier. Quand on lit les relations de naufrage, on remarque souvent que des matelots se sont noyés, faute de pouvoir attendre en nageant les secours envoyés vers eux. J'ai entendu dire que les ministres de la Marine avaient souvent essayé de réagir contre ce défaut d'éducation spéciale : je ne sais s'ils y ont réussi.

Il semble — et le public est convaincu — qu'un marin doit savoir au moins diriger partout une embarcation. Quand j'étais étudiant, je faisais du canotage sur la Marne. Nous reçûmes un jour un jeune officier de marine qui avait été un brillant élève du *Borda* et qui avait une vraie passion pour son métier. On lui confia la barre, qui paraissait ne pouvoir être placée en des mains plus expertes. En peu d'instants, nous nous rendîmes compte que notre invité ne savait pas faire remonter le courant à notre embarcation. Il était à cet égard inférieur à la plupart d'entre nous, dont les occupations générales étaient pourtant bien éloignées de la navigation. Mais nous avions appris le canotage en rivière, et notre marin ne savait naviguer que sur mer.

Un architecte est tenu pour connaître à fond toutes les sciences dont il applique, dans ses constructions, certains principes. On l'interrogera par conséquent avec confiance sur la formule de la ventilation pulmonaire, sur la théorie du chauffage électrique ou la composition chimique des peintures laquées. Or, ce sont là des questions en marge de ses travaux habituels. Il ne peut guère avoir sur la plupart de ces faits que des connaissances rudimentaires. Tout